

Fiction & Cie

Chantal Thomas

**Souvenirs
de la marée basse**

roman



Seuil

SOUVENIRS
DE LA MARÉE BASSE

Fiction & Cie



Chantal Thomas

SOUVENIRS
DE LA MARÉE BASSE

roman

Éditions du Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

© Flammarion, 1955. *Belles Saisons* de Colette,
pour la phrase en page d'exergue
© Succession Paul Morand, 2017,
pour les extraits de *Bains de mer* en p. 73-74
© Succession François Mauriac, 2017, pour les extraits
de *Journal d'un homme de trente ans* en p. 205-206

ISBN 978-2-02-134318-2

© Éditions du Seuil, août 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

À Thierry

L'enfant veut une vague salée, le sable.

Colette

Ouverture

Ce matin, après deux mois de sécheresse ininterrompue, je me suis réveillée sous des nuages noirs. Je n'ai pas eu besoin de sortir pour le constater. De mon lit, je pouvais apercevoir, dans un éclairage étrangement terne, les palmiers agités par le vent, le vert brillant de leurs palmes assombri de gris. J'avais dormi longtemps, sans les interruptions que produit la montée de la clarté, le miracle quotidien d'un retour du jour salué par les cris des mouettes et les longs roucoulements des colombes. Ici, à Nice, pendant les mois d'été, je me réveille en plusieurs phases. Non que je sois poussée par l'anxiété ; au contraire, une impatience de lumière, de *nuances* dans la lumière, me rend le sommeil fragile. Ainsi se distingue, bien avant que le jour atteigne au plein soleil, une blancheur verdâtre qui va se teinter de rose, pour enfin – et c'est ce qui me réveille complètement – s'épanouir dans le pur éclat d'une transparence dorée.

L'été flamboie. Tout ce qu'on touche brûle. C'est exaltant et épuisant à la fois. Comme si on était placé au bord d'un événement extraordinaire : catastrophe

ou révélation. Et du coup, il y a une urgence à jouir, à banqueter comme des fous, à ajouter la fièvre de l'alcool à celle du monde, à mettre la musique à pleins tubes, à rire tout seul, assis sur un rocher, les jambes dans l'eau, en train de contempler le coucher de soleil. Et lorsque, à plusieurs reprises, le foehn, vent chaud du sud et de massifs montagneux, se met à souffler, on a l'impression que l'Événement se rapproche. Les vagues s'élèvent, les températures s'emballent encore plus haut, on piétine, le long des trottoirs, des petits tas d'aiguilles de pin et de feuilles sèches apportées des terres.

Aujourd'hui, rien de tout cela. Le ciel a viré au noir, le vent est de pluie. J'avale mon café, mets dans mon sac brésilien multicolore une serviette de bain, des tongs pour marcher sur les galets, un chapeau de toile au cas peu probable où le soleil reviendrait, et je m'empresse vers la mer. Sombre et furieuse, elle ne ressemble pas à la Méditerranée en laquelle je me suis baignée la veille au soir. Une mer calme, où se reflétaient, en effets de moire, des lueurs cuivrées. Une mer enveloppante, dont la tiède douceur me donnait la sensation de nager en rêve. Pourquoi devrais-je m'arrêter ? me disais-je, tandis qu'à l'orée de la nuit la bouée clignotait d'une lumière verte et que s'allumaient les lampadaires de la côte. Au retour, chez moi, j'avais feuilleté au hasard des pages de Roland Barthes et j'étais tombée sur ce passage à propos de Sade : « Le dernier état érotique (analogue au lié sublime de la phrase, qu'on appelle précisément en musique le *phrasé*), c'est de *nager* : dans les matières corporelles, les délices, le sentiment profond de la luxure. »

Tout de suite, par ce mauvais temps inattendu, je nage attentive à ne pas contrarier les vagues, à plonger avec elles, à remonter à leur gré, à fermer les yeux quand des aigrettes d'écume me giclent à la figure. Il se met à pleuvoir, de grosses gouttes marquent l'eau. C'est un bonheur de baigner indistinctement dans la mer et dans la pluie et que, sur ma tête, des gouttes de plus en plus serrées m'inondent. Au point que, l'averse tombant drue, je suis aveuglée et sors, à moitié sonnée, dans le tournoiement des vagues. Vêtements et serviette sont trempés. Mon sac est rempli d'eau. Je renonce à trouver un abri, monte sur l'esplanade. Des masses d'eau d'une violence incroyable se déversent. Elles forment sur le sol de rapides rivières et sur la mer de vastes plaques plus claires, légèrement plissées. Celles-ci vont s'étendant au fur et à mesure que l'averse s'accroît. Comme si la pluie rebondissant sur la mer était suffisamment forte et abondante pour lui substituer une surface d'eau douce – pour fugitivement l'effacer. Cela me frappe que la puissance d'effacement et de perpétuel renouvellement de la mer se trouve redoublée par celle de la pluie. La surface zébrée de pluie, balayée d'obliques, s'élargit du côté de la Réserve, atteint une autre bouée, et tend vers l'horizon.

Ma mère venait parfois nager ici ; même si sa plage coutumière était près de chez elle, au pied de la promenade des Anglais, devant l'hôtel Westminster. Mais elle nageait aussi en face du cours Saleya. En fait, elle n'avait pas de plage habituelle. Au point qu'à la fin de sa vie, à un âge où la tendance générale est de restreindre le champ de ses efforts, elle prenait régulièrement le

train pour Villefranche-sur-Mer, dont elle aimait la baie, selon elle, de meilleures proportions et mieux protectrice que la baie des Anges. Elle nageait partout, à des heures changeantes, avec une obstination, une opiniâtreté qu'elle ne manifestait pour aucune autre activité.

Encore en maillot de bain, debout au-dessus des vagues, tenant contre moi mes affaires trempées, je m'abandonne au ruissellement. L'eau du ciel glisse sur mon front, mes yeux, se sale du sel de ma peau. Et moi qui ai toujours vu en ma mère une femme indifférente à toute notion de transmission et en moi-même un être surgi d'aucune sagesse précédente, il m'apparaît soudain qu'à son insu elle m'a transmis l'essentiel : l'énergie d'un sillage qui s'inscrit dans l'instant, la beauté d'un chemin d'oubli, et que, si j'avais quelque chose à célébrer à son sujet, quelque chose à tenter de retracer, c'était, paradoxalement, la figure d'une femme oublieuse. Insoucieuse, non ; mais oublieuse, oui. Était-ce de sa part une force ou une faiblesse ? Les deux sans doute et, tandis que la pluie se déverse par trombes et me baigne en surabondance, tandis que mes affaires de plage sont prêtes à partir à vau-l'eau, emportées par une de ces ondes de crue, j'ai envie d'être déjà rentrée, déjà prise par une musique d'écriture, continuant de contempler le rideau de pluie et, à travers lui, bien au-delà, ma mère en train de nager, seule, inaccessible, touche minuscule dans l'immensité bleue, point quasi imperceptible, imperceptible en vérité, sauf au regard de ma mémoire.

Nice, août 2015

I. Le temps d'Arcachon

Rêve

Je me tiens en haut d'une dune. Au-dessous de moi : la mer, verte, extraordinairement claire, transparente, une eau d'huître. Des zones d'un vert plus soutenu et qui forment comme des ombres aux formes changeantes correspondent aux différences de répartition du sable au fond du Bassin, à ses vagues. Cette eau magnifique, irrésistible, m'apparaît à travers les silhouettes noires, légèrement torsées ou courbes, de pins. C'est un paysage très large. J'ai l'impression que tout – la mer verte, la hauteur de la dune, les pins – est plus grand que nature. Une image parfaitement frontale. Une image qui me dit : Voici ce que tu as devant les yeux.

Dans le même rêve (mais, maintenant, je suis dans Arcachon, à l'entrée de la jetée d'Eyrac, tout à côté d'un manège qui tourne depuis toujours), je déclare : « Où c'est le plus beau, c'est là où j'habite. » Et, contenue dans ma phrase, il y a la vision du trajet de plage entre cette jetée et le passage au bout de la rue que je prenais, enfant, pour aller nager.

Nageuse du Grand Canal

Eugénie, ma grand-mère, quand elle évoquait ma mère jeune fille, revenait surtout sur deux faits. D’abord, la façon dont, obsédée par le sport, Jackie réussissait à s’aménager dans son lieu de travail des espaces dédiés à sa passion : fixant des barres parallèles dans l’arrière-couloir d’un bureau d’avocat où elle fut – brièvement – employée comme secrétaire, ou bien déroulant dans un coin un tapis de bain pour pratiquer ses abdominaux (elle travaillait alors chez un notaire). Ma grand-mère se rappelait aussi cette fantaisie qui avait pris sa fille, en plein juillet, de se jeter dans le Grand Canal à Versailles et de commencer à y nager, tranquille, de son crawl élégant, admirablement scandé, rapide mais pas trop, de son crawl régulier, et qui pouvait la faire prendre, lorsqu’on la regardait ainsi à l’œuvre dans l’eau, comme une force qui va. Mais qui, ce jour-là, ne put sans doute pas aller longtemps...

Ainsi, parmi les personnages qui, au gré de mes promenades et de mes lectures, peuplent le château de Versailles et son jardin, à côté de la fantasque duchesse de Bourgogne qui, dans les nuits d’été, relève à deux

mains sa robe pour courir pieds nus dans l'herbe du « tapis vert », de la princesse Palatine surgissant au galop d'une partie de chasse, de la petite infante d'Espagne Marie Anne Victoire jouant à cache-cache derrière les rideaux cramoisis de la galerie des Glaces, de Marie-Antoinette, à quinze ans, se coiffant d'un bonnet de fourrure pour une course de traîneaux et, toute excitée, sautillant de joie sur place, il y a aussi ma mère. Elle a seize ou dix-sept ans. Ses parents ont quitté Versailles et le 15, rue Sainte-Adélaïde où elle est née, non loin de la grille d'entrée dite « de la Reine ». Elle habite avec eux à Viroflay mais elle revient souvent à Versailles, à bicyclette, en passant par les bois. Ce matin-là, elle n'a pas clairement le projet de se baigner dans le Grand Canal, mais elle a toujours un maillot de bain avec elle, au cas où, et quand elle arrive, en sueur, devant la surface miroitante où sombre une barque à demi noyée, trouve les berges vides bordées d'allées qui plus loin s'embroussaillent, elle a un merveilleux sentiment de liberté. Uniquement sensible au charme d'un parc ensauvagé et nullement impressionnée par la grandiose architecture de Pouvoir dont rayonne le palais, elle enlève chemisette et jupe-culotte, descend en maillot les quelques marches qui vont à l'eau et se jette. Ce n'est pas qu'elle se dise que c'est interdit et veuille se dépêcher avant d'être stoppée dans son élan. Non, elle ne perçoit que l'appel à nager qui émane de l'eau étincelante. D'ailleurs, le règlement, *tout* règlement, relève d'un ordre de réalité inexistant pour elle. Et dans le bosquet du Bal où elle a fait ses premiers pas, à l'Orangerie où elle jouait au soleil, au bord du bassin

de Neptune où elle trempait la tête de ses poupées, partout dans le jardin, elle se sent chez elle. Dans le Grand Canal également.

Jackie ne s'est pas davantage préoccupée des réactions d'éventuels gardiens que des objets qui, au fil des siècles, chutés par hasard ou sciemment jetés, gisent au fond du canal. Médaillons, tabatières, louis d'or, alliances, épingles à chapeaux, boucles de souliers, écritaires, éventails réduits à leur armature, vaisselle d'argent de dîner de chasse expédiée à l'eau par une servante fatiguée de sans cesse nettoyer, récurer, faire briller... statuettes pieuses gaiement balancées par une novice libertine, portrait de Mme de Maintenon criblé d'épingles... Ces vétilles, d'accord, je veux bien qu'elles passent inaperçues d'une jeune sportive du xx^e siècle, mais des trésors d'envergure tels que les splendides gondoles vénitiennes de Louis XIV enfoncées et pourries dans la vase et dont ne subsistent que les noires figures de proue dressées vers la surface du canal, comment les ignorer ? Eh bien si, elle les ignore. De même que les tremblantes silhouettes, l'informe assemblée de momies effarées soudain réunies et qui, à différents étages du château, se pressent aux fenêtres, sidérées par l'extraordinaire du spectacle : une jeune fille sur une bicyclette, une jeune fille qui se déshabille rapidement, en plein air, et plonge. Une jeune fille qui nage ! Bien sûr, certains ont déjà vu quelqu'un nager et même peut-être savent nager. Des hommes. Pour les femmes, c'est évidemment exclu. Des femmes bien nées, bien élevées, ne nagent pas ! Cela supposerait, en plus, un déshabillage compliqué, d'une lenteur impossible.

Nager ! L'idée seule ! Quelle folie ! Ils sont de plus en plus nombreux aux fenêtres. Les hommes par vieille habitude libertine. Les femmes par réflexe soi-disant dévot. Elles brûlent d'indignation. En même temps – je le sais pour avoir revêtu un 14 juillet, comme figurante dans *Les Adieux à la Reine*, le grand habit de cour (une conscience de sa dignité contrebalancée par le poids de plusieurs kilos de velours, un corset qui vous scie la respiration, la sueur qui n'arrête pas de couler dans le dos, les aisselles, entre les seins, les cuisses, se mêle à la crème du maquillage, et, sous la perruque, les pinces et barrettes qui tirent à la racine des cheveux, blessent la peau du crâne, s'incrument) – elles donneraient tout, elles qui n'ont plus rien à donner, pour être à la place de la baigneuse, pour faire, même en passant, même pour une heure, partie d'un monde où elles seraient libres d'aller et venir sans escorte, de simplement, comme ça leur chante, suivre leur humeur. Il leur semble parfois, quand, durant l'éternité stagnante de leur mort advenue, elles songent et se rappellent le temps vécu, qu'elles ne furent rien d'autre que les supports de leurs parures. Toute leur existence leur revient réduite à une suite de séances de coiffure, maquillage, essayage, habillage et déshabillage. Il ne leur reste pas un mot, pas la moindre réplique des papotés échangés devant le miroir de leur toilette et les sourires flatteurs se sont estompés dans des nuages de poudre. Des mannequins superfétatoires. Des éléments décoratifs. Elles n'existaient donc que pour leur beauté ? Absolument pas. Elles valaient d'abord pour la perpétuation d'un nom et avaient le devoir

d'engendrer des fils. Louées pour leurs agréments, chantées pour leurs qualités, elles n'étaient en fait que les rouages d'un programme de reproduction... On leur avait bien répété que l'eau était malsaine, qu'il fallait s'en méfier, n'en user qu'avec parcimonie, mais ce n'était sans doute qu'un mensonge des hommes pour les garder prisonnières. Entrer dans l'eau, plonger, remonter, flotter, dériver... Qu'est-ce que cela peut être, se disent-elles, les yeux rivés sur la jeune fille aux allures de garçon, qu'éprouver une caresse qui s'insinue partout en vous, une douceur qui vous enrobe les reins avec la même attention qu'elle vous lisse les cuisses et joue avec vos lèvres... ? Elles fixent du creux de leur orbite la jeune fille déliée, la créature qui, dans l'air comme dans l'eau, évolue légère. L'envie ravage ce qu'il leur reste de traits.

La nageuse du Grand Canal s'ébat dans l'euphorie d'un bien-être immédiat. Ce qui peut exister autour, dessous, ou au-dessus d'elle, elle s'en soucie comme d'une guigne.

Elle n'est sensible qu'au délice de l'eau contre sa peau, au vif de cette immersion qui, d'un coup, la revigore.

Et j'ai eu tort d'affirmer qu'elle fut vite arrêtée. À cause de la désaffection de l'époque pour le château de Versailles, de l'absence de touristes, d'une surveillance minime, elle peut crawler dans le canal royal un bon moment avant qu'un vieux jardinier ne la repère. Le temps qu'il claudique jusqu'au bord de l'eau, Jackie est déjà sortie, elle s'est rhabillée, a enfourché sa bicyclette. Avec la brise produite par la vitesse, l'eau qui imprègne

Casanova
La passion de la liberté
Codirigé avec Marie-Laure Prévost
Bibliothèque nationale de France/Seuil, 2011

L'Échange des princesses
roman
Seuil, « Fiction & Cie », 2013
et « Points », n° P3327

Un air de liberté
Variations sur l'esprit du xviii^e siècle
essai
Payot, 2014
Prix de l'Essai de l'Académie française, 2014

Pour Roland Barthes
essai
Seuil, « Fiction & Cie », 2015

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : CPI FRANCE
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2017. N° 134315 (XXXXXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE